

MÉRIT Jacques André  
Joué 3 mai 1855

Tonsuré Angers	11. XII. 1875
Prêtre "	10. 6. 76
S. diaconé "	28. 5. 77
diaconé "	22. XII. 77
Prêtre "	21. XII. 1878
thèse à Saumur	1878
Licencié es Lettres	nov. 1880
Prof. Philo. à Conbercy	1881
Curé & fermier de Morné	1. 9. 1895
curé Madeleine Couance	28. 7. 1909
chanoine honoraire	28. 11. 1920
ann. Visitation Angers	9. 11. 1922
retraité	1932

décédé à Angers 26 novembre 1938

S. R. 1939, n. 35

zère tisserand  
zère levidense

études à Combrée

MÉRIT Jacques André

honoraire 28 novembre 1920  
installé 7<sup>e</sup> décembre (S.B. 5 décembre)

né Jouvé 3 mai 1855

prêtre 27 décembre 1878

curé Bouance Madeleine 1909

curé Saint Visitation 1922

retiré 1932

décédé 26 novembre 1938

regretté défunt une dernière preuve de leur estime et de leur vénération. Malgré son grand âge, M. le Curé de Trémentines avait consenti à célébrer la sainte messe pour ce cher enfant, qu'il avait suivi avec tendresse depuis la première communion jusqu'à la mort. M. l'abbé Migneau, curé de Saint-Clément-de-la-Place dirigeait le chant, et chanta lui-même, avec une voix que l'émotion rendait encore plus expressive, le *Dies Iræ* et l'*O Salutaris* des morts. Avant l'absoute, qu'il donna lui-même, M. le Curé de Notre-Dame de Cholet monta en chaire et nous dit avec une éloquence émue, qui tira des pleurs à tous les assistants, combien fut admirable et sainte la vie de notre digne pasteur, avant tout homme de foi et homme de cœur. Puis, après l'absoute, l'assistance se mit en marche vers le cimetière.

Oh ! qu'il fut dur pour tous, ce moment de la suprême et définitive séparation ! Tous nous vous pleurons, cher et vénéré pasteur, et nous vous pleurons encore ! Votre famille pleure en vous un de ses membres les plus aimants et les plus aimés ; vos paroissiens, le plus doux et le plus dévoué des pasteurs ; les pauvres, le bienfaiteur le plus généreux et le plus humble. Et nous, vos fils dans le sacerdoce, nous pleurons en vous un père tendrement aimé et un guide précieux. Oui, tous nous vous pleurons, mais nos larmes cependant ne sont pas sans consolation ; car nous croyons à cette parole des livres sacrés, qui vous convient si bien : « *Beati mortui qui in Domino moriuntur : opera enim illorum sequuntur illos* ». Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent après leur mort. Si, du reste, il manquait encore quelque chose à votre justice, nous saurions vous l'obtenir par nos ferventes prières : on prie si bien, quand on aime comme nous vous avons aimé.

L'abbé Joseph NAUD,  
Vicaire à Freigné.

### Une fête à Saint-Germain-sur-Moine

Pour une paroisse chrétienne, qui a vu s'éloigner ou mourir son pasteur, il n'est guère de plus douce fête que l'arrivée de celui qui est envoyé de Dieu pour guider les âmes dans le chemin du salut. A la joie de retrouver un père se mêle aussi un grain de curiosité, qui en fait le piquant et comme l'assaisonnement. Le 15 septembre, Saint-Germain goûtait cette joie. Le jeune pasteur était heureux d'arriver dans cette terre fleurie de la Vendée où coulent le lait et le miel de la foi et des saintes œuvres ; les paroissiens, de leur part, lui firent le plus aimable des accueils.

Mais j'entends ceux qui m'ont prié de faire ce récit m'arrêter net, à ce début, et me dire : « Vous allez trop vite. Avant le dimanche il y a eu, le jeudi, une journée inoubliable où rien n'a manqué. Est-ce que vous n'en parlerez pas ? » Patience, s'il vous plaît, ne soyez pas si vifs. Je fais un pas en arrière, et m'y voilà. Elle fut très belle, en effet, cette journée, digne d'être inscrite dans les fastes de la paroisse et du diocèse.

Donc, le jeudi 12 septembre, M. l'abbé Mérit, débarqué à Cholet

vers midi, prend la direction de Saint-Germain. L'équipage rencontre, à la Renaudière, trois estafettes, qui crient, de toute la force de leurs poumons : « Vive M. le Curé ! » et disparaissent au galop. Ils vont porter la nouvelle.

Nouvelle rencontre près du Chêne-au-Loup. Deux breacks, pleins d'hommes, poussent le même cri de bienvenue et se mettent à la suite de leur curé. L'escorte s'arrête à l'allée de la Périnière. M. Bretault et les siens veulent, les premiers, offrir leurs hommages. Le spectacle est imposant. Un escadron de cavaliers est rangé le long de la route : il attendait les voyageurs. Des poteaux surmontés d'oriflammes décorent le chemin jusqu'à la croix voisine. M. Mérit met le pied sur son territoire. Il tombe à genoux : son premier acte de possession est une prière. M. Bretault lui adresse ensuite quelques paroles. Il lui dit, entre autres choses, qu'il est absolument interdit à un curé de Saint-Germain d'entrer sur son territoire sans prendre bail pour vingt-cinq ans. Dont acte. M. Mérit écoute, répond, accepte. Puis il met le feu à un mai dressé en son honneur.

Alors la marche triomphale s'organise : fiers cavaliers en avant, fiers cavaliers sur les flancs, fiers cavaliers en arrière de la voiture. Très fiers aussi, et très félicités, M. le vicaire et M. l'abbé Mérand, qui ont présidé à cette organisation.

On arrive à Saint-Germain. Toute la population est en mouvement, comme une ruche d'abeilles en travail. Les yeux, bien ouverts, sont braqués sur *celui qui vient au nom du Seigneur*. Dès cette première entrevue, sa jeunesse, son air avenant, sa bonté font la meilleure impression.

Un arc de triomphe est dressé à l'entrée du bourg. Des enfants, têtes roses et souriantes, présentent des bouquets frais et roses comme leurs visages. M. le Maire souhaite la bienvenue à M. le Curé. Celui-ci répond, et si bien que les doctes eux-mêmes sont dans l'admiration. Il allume un second mai. La flamme s'élève, vorace, crépitante. Puis, entouré des deux conseils, conseil municipal et conseil de fabrique, suivi de tout son peuple en liesse, M. le Curé s'avance dans les rues ornées comme pour une Fête-Dieu. Oriflammes et branchages se succèdent sans interruption jusqu'à *la place*. Encore un mai : il faut une flamme vive pour les yeux, et du bruit pour les oreilles. — Après quoi, on entre à l'église, où, pour la première fois, le curé donne le salut du Très Saint-Sacrement, appelant de toute son âme, sur son ministère et sur ses ouailles, les bénédictions de Dieu. — Enfin, tout le monde se rend à la cure. Les élèves des écoles chrétiennes débitent des compliments. M. le Curé répond à tous. Il présente sa mère à son peuple, et ce qu'il dit est si touchant, si touchant, que tous les yeux se mouillent, que tous les cœurs sont gagnés.

La fête prend fin ; car il y a une fin pour les plus belles fêtes. Cependant on voudrait encore voir, encore entendre. Mais on se raisonne : il y a dimanche, où l'on recommencera.

Et le dimanche on recommença.

Vers dix heures, les cloches lançaient dans les airs leurs plus

joyeuses volées : gai carillon, harmonieux et doux, qui jetait ses ondes sonores dans le vallon vert et sur les coteaux, convoquant tous les fidèles, chantant le bonheur de tous. Par les chemins ensoleillés, les paroissiens arrivaient en foule : ils emplirent bientôt la place et l'église. L'église était parée, à l'intérieur, ainsi qu'aux plus beaux jours. Au dehors, jusqu'au sommet du clocher, les oriflammes flottaient au vent.

La procession s'organise. Autour de M. le Supérieur de Combrée, délégué pour l'installation, se groupe le clergé : M. le Curé de Montfaucon, M. le Supérieur de Beaupréau, M. le Curé de Doué, M. l'abbé Goislot, du clergé de Paris, M. L.-G. Bouyer, prêtre de Saint-Sulpice, M. le Curé de Gonçord, M. le Curé de Sainte-Gemmes-d'Andigné, M. le Curé de Joué, M. Bernier, M. Chiron, d'autres prêtres de Saint-Germain, Joué et autres lieux. Ensemble, ils vont chercher M. le Curé. Il apparaît, escorté de M. de la Blottais, de M. de la Bretesche, de M. G. du Doré, de M. Bretault, du Maire et de l'adjoint, de M. Crétaux, un vieil ami de collègue.

Au seuil de l'édifice, M. le Supérieur lui met au cou l'étole pastorale, et, au chant du *Veni Creator*, ils s'avancent vers l'autel. L'oraison récitée, l'installateur monte en chaire. Il lit les lettres de pouvoir et présente le pasteur à son peuple. Il présente l'homme de talent et de cœur, le savant, le professeur distingué, mais surtout le ministre du Christ, à qui sont confiées les âmes : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi*. Il explique, en les appliquant au curé, les cérémonies symboliques qu'ils vont accomplir ensemble.

Ensuite, il conduit le nouveau curé au tabernacle, à la porte de l'église et au clocher, aux fonts baptismaux, au confessionnal, à sa stalle : si j'oublie quelque cérémonie, pardonnez mon manque de mémoire. Il le mène enfin à la chaire.

Beaucoup, parmi les assistants, avaient entendu leur curé. Cependant, quand il paraît, il se fait un grand silence, un silence plein d'attente. Le premier sermon est toujours écouté dans un merveilleux recueillement. On pense : « Nous aime-t-il déjà ? Que sera-t-il pour nous ? » On veut le juger dès ses premières paroles. Ses premières paroles sont pleines de charme : « Il y a vingt-et-un ans, nous dit-il, trois jeunes gens, enfants de Joué-Étiau, entraient ensemble au Grand-Séminaire, tout fiers de leur nombre et fiers de leur pays. . . . La même année, trois enfants de Saint-Germain y entraient avec eux. » Qui lui eût dit, alors, qu'un jour il deviendrait le curé de cette autre chrétienne paroisse, l'eût beaucoup étonné. Cependant, c'est la réalité aujourd'hui. Il rappelle brièvement les voies par où Dieu l'a conduit jusqu'à ce jour. Et, s'arrêtant à Combrée, où il a passé quinze années — quinze ans, c'est beaucoup dans une vie d'homme ! — il dit adieu à M. le Supérieur, qui fut pour lui un modèle de dévouement et de travail, aux professeurs, qui furent et restent ses amis, à ses chers élèves. Mais le cœur peut se partager, sans que s'amointrisse pour cela son affection. S'il laisse une part de son affection à Combrée, il n'en aimera pas moins ses nouveaux amis. Dans un mouvement touchant, il

salue cette terre de Vendée, arrosée du sang des martyrs, ce pays chrétien où fleurissent toutes les œuvres de la foi : *Mères chrétiennes, Enfants de Marie, Tertiaires, Ecoles catholiques...* Et cette brillante couronne de prêtres, enfants de la paroisse, il la salue avec fierté. A tous, il demande le secours de leurs prières ; il les supplie de lui garder la même docilité, la même affection qu'à son vénéré prédécesseur, M. Dubillot.

Puis, il monte à l'autel pour offrir le saint sacrifice. Son intime ami, M. Bernier, fait diacre, et son élève, M. l'abbé Marquis, fait sous-diacre. Pendant qu'il prie, des voix exercées chantent les morceaux de la liturgie. Un *Te Deum* clôt cette partie de la fête.

Au dîner qui suivit, il y eut plusieurs *toasts* : de celui qui écrit ces lignes, au nom des confrères du cours et d'une amitié vieille déjà de vingt-cinq ans ; de M. l'abbé Grégoire, pour les enfants de Joué ; de MM. Goislot et Bouyer, prêtres de Saint-Germain ; de M. le Curé-doyen de Montfaucon. Le petit mot de M. le Curé fut le meilleur de tous : décidément il avait, comme de juste, tous les honneurs de la journée.

Et je n'ai pas tout dit, il y eut la fête du soir. Quand les ombres de la nuit descendirent, couvrant tous les chemins de la terre et du ciel, l'église et les maisons du bourg s'illuminèrent comme par enchantement. Sur la place, dès sept heures, la foule grouillait un peu houleuse. Il est vrai que la ville voisine avait fourni un gros contingent de curieux....

Pour la joie des yeux, on tira un feu d'artifice, qui fut très réussi. M. Mérit fit partir la première fusée. Deux artificiers habiles, deux Parisiens, dirigeaient l'opération. M. l'abbé Goislot était préposé aux pièces détonnantes : ses mains, hélas ! en gardent encore les traces. M. l'abbé Bouyer promenait la mèche en tous les endroits où elle était nécessaire. Aux principales pièces, la foule témoignait son contentement, en criant : « Vive M. le Curé ! » Puis, avec la dernière chandelle romaine, tout s'éteignit : lumières, bruit, rires, chants.....

L'enthousiasme est contagieux. A mon tour, bien que n'étant pas de la paroisse, je crie de tout cœur : « Vive M. le Curé ! » Dites-en autant, vous qui me lisez. Il le mérite bien. Et, ce qui vaut mieux, faites pour lui une prière.

A. C.

### **Installation de M. l'abbé Louis Vivion à Saint-Maurille de Chalennes**

*Ad multos annos !* C'était le vœu de bien des cœurs parmi nous, à l'arrivée de M. l'abbé Vivion, notre nouveau curé : pour de longues années ! C'est que son prédécesseur nous avait quittés si vite, après avoir si peu vécu au milieu de nous ! A peine avions-nous eu le temps de le connaître avec sa grande bonté et son beau talent ; à peine avait-il eu, de son côté, le temps de connaître son nombreux troupeau. Il faut pourtant que les brebis connaissent le pasteur, et le pasteur les brebis ; et il faut pour cela que pasteur et brebis vivent longtemps ensemble : si nous n'adorions pas les

Dieu se verra obligé de rayer la France de la liste des nations pour le salut du monde.

DE DAMAS.

Comment, après cela, ne pas comprendre la nécessité des Retraites Militaires, *départ et retour*?

Donc, que tous ceux qui aiment la Patrie envoient les jeunes gens aux Retraites.

Que Dieu ait pitié de la France!

Que Jeanne d'Arc bénisse l'armée!

La première des Retraites de Conscrits aura lieu à Saumur, le 9 septembre. Ecrire de suite à M. le Supérieur de Saint-Louis.

### Installation de M. le Curé-Doyen de Pouancé

Dans l'histoire des paroisses il est une page plus remarquable que toutes les autres : d'un côté elle est bordée de noir, c'est le dernier adieu à un pasteur disparu; de l'autre elle est richement enluminée de fleurs et de dorure, c'est le souhait de bienvenue à un pasteur nouveau. Sainte-Madeleine de Pouancé vient d'ajouter cette page au livre de son histoire. Le dernier adieu à M. le chanoine Ory fut exprimé ici-même, dans cette *Semaine Religieuse*, en termes très émus, partant très émouvants. Chargé de remplir l'autre côté de la page, c'est-à-dire de raconter l'arrivée de M. Mérit à Pouancé et son installation, je me contenterai tout simplement d'être un chroniqueur, c'est-à-dire un homme qui écrit sèchement ce qu'il a vu, heure par heure, et puis se tait.

Or donc, dès la mort de M. Ory, le nom de M. Mérit fut partout prononcé : une fois encore la « fama publica », personne parfois bien indiscreète, s'en était allée, là-bas, sur les bords de la Moine. Du coup elle ne se trompa point, et il se produisit, enfin, à Saint-Germain, l'événement craint depuis si longtemps qu'il avait presque pris rang parmi les vieilles légendes. A la fin du mois de juillet, Monseigneur nomma au doyenné de Pouancé M. l'abbé Mérit. Aux marches de Vendée moult grande fut la tristesse, Saint-Germain savait quel bon curé il perdait : aux marches de Bretagne moult grande fut la joie (tant il est vrai que le bonheur des uns vient du malheur des autres!), Pouancé savait déjà quel prêtre Monseigneur lui envoyait, car les échos venus du val d'Ombrée lui avaient appris bien vite les qualités supérieures de celui qui, durant 14 ans, avait occupé la chaire de philosophie à Combrée et avait trouvé le temps entre deux classes de porter la bonne parole aux paroisses d'alentour. Aussi, dès le jeudi 19 août, un nombre bien respectable des personnes *libres* (il fait si bon parler comme on parle « cheux nous! ») avaient envahi l'avenue de la Gare afin de mieux voir le nouveau M. le Curé. Il arrivait de Combrée, de ce cher collège vers lequel il revenait avec un amour augmenté encore par quatorze ans d'éloignement; il arrivait accompagné de M. le Supérieur de Combrée, son ami intime, le confident de toutes ses pensées, qui devait

l'installer le dimanche d'après. Je crois, moi, que la divine Providence voulait ainsi lui ménager à l'heure d'une définitive séparation, avec un passé très cher et très regretté, la consolation de retrouver un autre passé plus vieux encore, très doux lui aussi. Pour le consoler encore plus il put entendre dès sa sortie de la gare un discours très délicat et très aimable de M. le premier Adjoint qui, en l'absence de M. le Maire retenu bien loin, lui souhaitait la bienvenue et lui assurait que Pouancé ne connaissait pas la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Entouré de ces nouveaux paroissiens et, en particulier, de plusieurs membres des Conseils de la commune et de la paroisse, il s'en alla saluer l'unique « maître de céans », Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il demanda au bon Maître de bénir le troupeau désormais confié à sa garde.

Dimanche 22, jour de l'installation, 9 h. 1/2, les cloches joyeuses elles aussi chantent à tout rompre, et invitent tous les habitants de Pouancé à venir écouter leur nouveau pasteur. Leur voix fut entendue et l'Eglise ornée à l'intérieur avec un goût exquis par M. le vicaire et M. Gohier, vicaire auxiliaire, se remplit, et regorge de monde. A 10 h. 1/2, après l'arrivée du train de Segré, la procession s'en va vers le presbytère : M. le chanoine Humeau, économe du collège de Combrée, M. le curé de Saint-Pierre de Cholet qui représente et Saint-Germain et le cours de M. Mérit, M. l'aumônier de l'Hôpital, M. le Chapelain du château, MM. Audigane, Rouault E. et Ménard, enfants de Pouancé, MM. Marquis, Réthoré et Joseph Maisou, compatriotes de M. le Curé, M. l'abbé L. Mérit, son parent, MM. les vicaires accompagnent M. le Supérieur de Combrée à qui M. l'Archiprêtre de Segré a très aimablement cédé sa place d'installateur. La procession revient vers l'église au chant du *Benedictus*. Lorsque le nouveau Curé monte vers l'autel, plus d'une tête se lève, quelques réflexions se font ici et là, une au moins assez haut pour que je puisse l'entendre « Ah! c'est bien : notre Curé a l'air tout jeune, au moins nous l'aurons longtemps; tant mieux! » M. le Supérieur de Combrée monte en chaire, et dans une langue impeccable, très ferme et très nette, il nous dit la grandeur du sacerdoce, la haute mission du prêtre qui est en toute vérité l'homme de Dieu; puis il retrace une fois encore le portrait de M. Ory, qui fut un modèle de prêtre par la sainteté de sa vie et la fécondité de son ministère; enfin, en termes plus émus encore, il présente à Pouancé son nouveau pasteur. Les cérémonies très touchantes, mais aussi très connues des lecteurs de la *Semaine Religieuse*, se déroulent selon les règles de la sainte Liturgie (c'est la formule!) M. le Curé monte à son tour en chaire, remercie délicatement celui qui vient de l'installer, redit encore une fois le nom de son vénéré prédécesseur, puis fait ses derniers et solennels adieux à sa bien aimée paroisse de Saint-Germain en termes assez émouvants pour tirer des larmes (je ne parle pas par métaphore). Maintenant il vient à Pouancé sur l'ordre de son Evêque pour y faire l'œuvre du bon Dieu, pour garder ses chers paroissiens contre les ennemis du dedans et du dehors, il vient en pasteur très bon et ferme. Le passé, n'est-ce pas, chers habitants de Pouancé, le passé garantit l'avenir.

M. le Curé célèbre la messe solennelle, sa première messe à Pouancé, avec une émotion visible que partagent probablement son diacre, M. l'abbé Marquis, et sûrement son sous-diacre, M. l'abbé Mérit. Il bénit ses paroissiens, il bénit en particulier un bon nombre de conseillers qui sont fiers d'être tout près de la Sainte Table. Enfin la messe s'achève : éloquence, musique, tout fut pour le mieux.

Le repas aussi fut pour le mieux (hélas ! nous ne sommes point des anges !). M. le Curé avait invité à sa table, avec les prêtres présents à la cérémonie, M. le Maire de Pouancé et M. le duc de Caylus, venus très aimablement de loin pour assister à la cérémonie, MM. les adjoints, les membres du Conseil paroissial, M. Jahot, notaire, son ancien condisciple à Combrée, et MM. les instituteurs libres. Arrive l'heure des toasts, ce fut en plein jour un feu d'artifice si pétillant que j'en fus ébloui et que j'en perdis la mémoire. M. le duc de Caylus, M. le maire de Pouancé, M. l'abbé Marquis au nom des prêtres de Joué, très fiers de leur troisième doyen, M. l'abbé Dersoir au nom des prêtres de Pouancé (c'est alors, je crois, qu'il fut question d'épiscopat futur ! !), M. le Curé de Saint-Pierre de Cholet au nom des prêtres de Saint-Germain (ici la note fut plus triste, le passé revivait délicatement rappelé et d'une façon si émue que ceux qui avaient connu Saint-Germain, revoyaient les ombrages du presbytère avec les causeries sans fin, revoyaient aussi les cyprès du cimetière chantant doucement leur monotone chanson sous le frisson du vent au-dessus d'une tombe, celle de la mère de M. le Curé), M. le Supérieur de Combrée au nom de son collègue et au nom de M. le chanoine Crosnier, condisciple et ami du nouveau curé : tous (quelle phrase ! mon Dieu, quelle phrase !) chantèrent les mérites de M. Mérit (atroce !), et lui souhaitèrent mille choses, toutes plus aimables les unes que les autres. Cependant les cloches avaient repris leur chanson : c'était l'heure des vêpres. Les vêpres chantées solennellement, il restait encore un numéro au programme de la fête : la visite aux écoles libres. Accompagné des prêtres que le train n'avait point emmenés, M. le Curé se rendit d'abord à l'école libre des filles où il fut reçu par M. et M<sup>me</sup> de Caylus, insignes bienfaiteurs. Tout fut employé pour chanter le nouveau pasteur : fleurs délicatement préparées, cantate où tous les oiseaux du bocage étaient convoqués à rehausser l'éclat de la fête, musique et compliment délicatement fait et très gentiment débité. Le nouveau pasteur assura ses chères petites de sa prédilection pour les enfants, leur promit sa visite à l'heure des ennuis, et leur donna sa meilleure bénédiction. Au tour des garçons maintenant. Compliment, réponse de M. le Curé : c'est l'habitude, ce qui par exemple n'est pas l'habitude en de telles fêtes, c'est d'entendre une musique instrumentale des enfants : c'était joli à ravir, et cela devient même beau quand nous entendîmes deux élèves nous jouer le cor : c'eût été parfait si le chant se fut joint à la musique ! La fanfare, toutes facultés réunies, nous offrit alors un concert très goûté des amateurs, très apprécié des connaisseurs : c'est le meilleur, c'est même l'unique éloge que je puisse en faire. Laissons les musiciens louer les musiciens !

Ainsi finit la fête. Elle est, j'en suis sûr, l'aurore d'un jour très long et très beau à Pouancé. L'œuvre de Dieu continue toujours, mais elle se fait mieux quand elle se fait par le ministère de prêtres en qui la science égale la vertu, de prêtres semblables à M. Ory et à M. Mérit. Je m'arrête en redisant la parole de M. le Supérieur de Combrée « Habitants de Pouancé, vous êtes vraiment les privilégiés de la Providence. »

UN TÉMOIN.

### A Thouarcé

Comment avez-vous trouvé ma fête de Jeanne d'Arc ? — Très belle, cher Monsieur le Doyen — A votre avis, mais là bien franchement, croyez-vous qu'elle mérite l'honneur d'un compte-rendu dans la *Semaine Religieuse* ? — Assurément oui — Voulez-vous, cher ami, vous charger de faire ce compte-rendu ? — Volontiers, mon bon Monsieur le Doyen, je n'ai rien à vous refuser. — Et voilà comme quoi, ami lecteur, je prends la plume ce matin pour vous narrer la belle fête que Thouarcé vient de célébrer en l'honneur de Jeanne d'Arc, le dimanche 29 août dernier.

Cependant qu'on vieuille bien me permettre, avant d'entrer dans le vif de mon sujet, une simple réflexion ! — A l'heure actuelle, sur le sol de l'Anjou, dans la France entière, les fêtes célébrées en l'honneur de la grande Libératrice, en se succédant pour ainsi dire sans interruption, ne rendent pas des plus faciles la tâche du pauvre chroniqueur. Il a à redire *non nova sed nove*, non pas des choses nouvelles, mais d'une façon neuve, si possible, ce que tout le monde sait d'avance et voit journallement, si la critique est aisée, souvenez-vous, ami lecteur, que l'art est difficile, et qu'il faut se montrer plein d'indulgence pour l'infortuné obligé de prendre la plume en de semblables conditions.

Maintenant, et sans plus de préambule, je dois commencer par donner la vraie note de la fête de Thouarcé. Je la donnerai en disant que cette fête a été avant tout une fête religieuse, toute d'union et de patriotisme, excluant formellement toute idée de politique.

Ainsi l'ont bien compris tous les habitants de Thouarcé qui, à de très rares exceptions près, ont tenu à répondre à l'appel de leur vénéré pasteur. Les maisons de la petite cité étaient pavées d'oriflammes, d'écussons, de drapeaux tricolores, de décorations d'un parfait goût.

La vieille église semblait toute rajeunie avec ses murs couverts d'inscriptions, et tous les faisceaux de drapeaux suspendus à ses piliers, dans le chœur. Il a vraiment fallu des mains d'artistes pour l'embellir ainsi ! Disons de suite, au risque de blesser sa modestie, que le R. P. Bidet a su faire des merveilles, il a déployé en la circonstance un talent et un zèle au-dessus de tout éloge.

A 10 heures la foule envahit le lieu saint. Après la bénédiction de la statue de Jeanne d'Arc, placée au milieu du sanctuaire sur un trône élégamment orné, après un cantique remarquablement enlevé par les chanteuses, commença la messe célébrée par le

« Recevez ce cœur qui eut tant de charité pour vous et aux intentions duquel vous devez vivre étroitement unies. »

« Les religieuses du Calvaire sont demeurées fidèles aux enseignements et à la mémoire de leur Père. Nous priérons Dieu, conclut l'éloquent prédicateur, de leur rendre l'essor de leurs premières années, par l'intercession de celui que le pape Paul V appelait : un grand saint, un homme envoyé de Dieu, pour répandre une suave odeur dans l'Eglise du Christ. »

### Monsieur le chanoine Jacques Mérit

M. le chanoine Mérit naquit à Joué le 3 mai 1855. Il aimait à parler longuement de son heureuse enfance qui fut ensoleillée par l'affection si tendre de sa mère, de très bonne heure restée veuve. Ses succès scolaires commencèrent à l'école et comme il était aussi pieux que bien doué, il fut remarqué par le curé d'alors, M. Daviau, qui l'envoya à Combrée. Il y avait été précédé par deux compatriotes qui devinrent illustres, Mgr Mal-sou et Mgr Grellier. Le jeune Jacques Mérit, pendant ses premières années d'internat, n'eut pas de peine à dominer un cours resté fameux dans les annales du collège. Mais en Quatrième arriva un redoutable lutteur, Alexis Crosnier, et les lauriers devinrent difficiles à cueillir : ils se lièrent d'une étroite amitié qui ne connut aucune éclipse. Jacques Mérit continua son laborieux effort au Grand Séminaire, où s'épanouit sa vocation sacerdotale.

Il était déjà étudiant ès lettres quand il fut ordonné prêtre, le 21 décembre 1878. Sa distinction intellectuelle, sa facilité et sa clarté d'élocution l'avaient désigné aux directeurs du Séminaire pour le professorat. En juillet 1880 il fut nommé professeur de philosophie à Combrée, dans le collège où il avait goûté les plus grandes joies de sa jeunesse. Mais il n'avait pas encore obtenu son diplôme et l'abbé Crosnier assura l'intérim. L'abbé Mérit prit une succession facile. De l'aveu d'un élève de ce temps lointain, l'abbé Crosnier, professeur éminent, planait au-dessus de son auditoire qu'intimidaient ses airs distants ou légèrement moqueurs. Plus simple, plus accessible, le successeur plut de suite aux jeunes philosophes. Son cours qui était peut-être moins personnel, avait le grand mérite de la clarté. Ses interrogations nettes sur la matière déjà expliquée obligeaient à réfléchir et si les réponses lui paraissaient embrouillées, il prenait les élèves en particulier pour leur donner tous les éclaircissements nécessaires. Chaque semaine, il corrigeait avec minutie et bienveillance les modestes essais de ses disciples. Sa

clarté et sa patience, en même temps que sa conscience professionnelle, leur en imposaient. Aussi tous, paresseux ou travailleurs, sont restés fidèles à son souvenir et à son amitié. Jusqu'aux derniers jours de sa longue vie, il se réjouissait de leurs visites qui le replongeaient dans la fraîcheur de ses jeunes années.

Il n'était pas moins aimé de ses confrères grâce à sa serviabilité et à sa bonne humeur. Il était toujours disposé à aider ceux qui avaient recours à son obligeance. Les jours de congé, en compagnie des abbés Bernier, Ménard et Cohon, il faisait de longues promenades au pays d'Ombrée et leur conversation n'était jamais banale. Veillotins et falloutistes apportaient un sujet brûlant d'intérêt. Avec son tempérament de lutteur, l'abbé Mérit, falloutiste convaincu, ne gardait pas le silence et les traits qu'il décochait n'étaient pas parmi les moins acerbes. Du reste, en dehors de la lice, tous oubliaient leurs querelles et se retrouvaient amis comme devant.

Avec les années, sa réputation s'était élargie et, en chuchotant, on le désignait comme le successeur éventuel de M. Claude qui paraissait le désirer. Quand mourut le troisième supérieur de Combrée, le président de l'Association amicale des anciens élèves, M. le docteur Farges, voulut le ramener de Saint-Germain-sur-Moine dont il était curé depuis deux ans, mais M. Mérit refusa cette offre par amour du ministère pastoral et par égard pour sa mère qui vivait avec lui. Nul plus que lui n'applaudit à la nomination de son meilleur ami, M. l'abbé Bernier.

A Saint-Germain-sur-Moine, son œuvre de prédilection fut celle des écoles chrétiennes : il s'est dévoué à elles sans compter, pour elles il a subi la persécution qu'il a d'ailleurs partagée avec M. l'abbé Gautreau qui fut et son vicaire et son ami. Il était destiné à de plus hautes fonctions. Sollicité de devenir curé-doyen du Lion-d'Angers, il déclina cet honneur pour ne pas changer les habitudes de sa vieille maman. Il lui ferma les yeux en 1906 et trois ans plus tard il fut nommé curé-doyen de Pouancé.

Il revenait dans ce coin du Craonnais qu'il aimait, près de Combrée et de son supérieur. A Pouancé, M. Mérit fut le bon pasteur qui sans répit ni faiblesse veille à la prospérité de son troupeau. Dès son arrivée il a su s'attirer l'affectueuse estime de M. le duc de Caylus dont la générosité lui permit de subvenir aux besoins de ses écoles et de fonder des œuvres de jeunesse et un asile. Pendant la guerre, en l'absence de M. l'abbé Pagis, malgré l'aide très généreuse de vicaires auxiliaires qui venaient de Combrée, il accumula un surcroît de fatigues qui ébranlèrent sa santé. En 1920, sa nomination de chanoine honoraire fut la juste récompense de ses travaux et de ses succès. En 1921, à la

suite d'une opération dont il se remit mal, il demanda un poste moins lourd. Monseigneur le désigna comme aumônier des Visitandines d'Angers qu'il a dirigées avec douceur, prudence et discrétion jusqu'à sa retraite, en 1932.

Ses dernières années furent assombries par bien des misères physiques. Nerveux, inquiet de mille riens, il se reposait sur le dévouement de sa vieille servante dont la mort le laissa désespéré. Il prit alors pension chez les religieuses de l'Esvière : malgré leurs soins vigilants, il ne put s'adapter à ce nouveau genre de vie. Ses infirmités s'aggravaient et il se complaisait à les analyser et à prévoir leurs conséquences. Ses seules consolations lui venaient des visites de quelques vieux amis fidèles, de ses deux cousins, les abbés Louis et Fernand Mérit, sur qui il reportait avec tendresse les marques d'affection que lui avait prodiguées jadis M. le chanoine Jean Mérit, archiprêtre de Saumur. Pourtant la vie lui était à charge et il désirait la mort autant qu'il la craignait. Elle vint le prendre le 26 novembre 1938, après deux jours de maladie. C'était, à quelques semaines près, le 60<sup>e</sup> anniversaire de son ordination sacerdotale. Il a fêté ses noces de diamant près de Dieu : la récompense céleste lui aura été plus douce que les fleurs que d'habiles orateurs auraient pu lui prodiguer sur la terre.

Marcel CHUPIN.

### Bibliographie

Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8<sup>e</sup>).

*L'homme qui approche*, par Pierre L'ERMITE. Collection « Le Ruban bleu ». — Beau vol. in-8<sup>o</sup>, format 21 × 15, de 208 pages, avec 10 illustrations de Gignoux. — Prix : 9 francs ; port, 1 fr. 80.

Ce livre est toute la tragédie silencieuse du mariage moderne où la femme est croyante et le mari sceptique.

Qui pouvait être plus documenté sur un tel sujet de la vie quotidienne que le plus parisien des curés de Paris ?

Vu par l'œil aigu de l'auteur, le drame intime s'inscrit ici d'une manière à la fois exacte et poignante.

Après l'avoir lu, chacun dira : « Je connais ce cas-là... » Et il est peut-être le sien...

Ce livre, tout à fait actuel, est une belle arme d'apostolat pour la défense du foyer.

Écrit en l'honneur de la femme chrétienne, il est appelé à faire le plus grand bien.

Aidez à sa large diffusion...

## **MERIT 4553 Jacques (1855-1938)**

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de philosophie) de diocèse d'Angers de 1881 à 1888

Combrée (professeur de rhétorique) de diocèse d'Angers de 1888 à 1889

Combrée (professeur de philosophie) de diocèse d'Angers de 1889 à 1895

Curé de St-Germain/Moine de 1895 à 1909

Curé de Pouancé La Madeleine de 1909 à 1922